Cw
FRC
8451

DIALOGUE
MORAL
ET PATRIOTIQUE

cf. M&W 17053

DIALOGUE

MORAL

ET SATYRIQUE

THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

DIALOGUE
PATRIOTIQUE

LU au Temple de la Raison, par le rapporteur du Comité d'Instruction publique de la Société populaire de Valence, le 10 Floréal, an 2.e de la République une et indivisible, imprimé d'après un arrêté de la Société, pour être distribué aux habitans de la campagne.

Réimprimé par ordre du citoyen Guyardin, représentant du peuple, sur l'invitation de la Société populaire de la commune du Puy, aux mêmes fins et en nombre de douze cents exemplaires.

O vous, que j'aime & que j'honore,
Des campagnes bons habitans !
On voudroit vous tromper encore,
Mais attendez jusqu'au printemps;
Quant vous verrez les bleds renaître,
Quant vous verrez la vigne en fleur,
Avec nous vous direz en chœur:
Et tout ça vient pourtant sans prêtre. (*Pits.*)

AU PUY,

De l'Imprimerie de P. B. F. CLET, imprimeur du Département de la Haute-Loire.

DIALOGUE PATRIOTIQUE

ENTRE

UN VILLAGEOIS

ET UN CITADIN,*

(*habitant de la ville ou d'une grande commune.)

LE VILLAGEOIS.

DIS-MOI, bon citoyen, il y a donc de bien grandes nouvelles aujourd'hui ; on assure que nos soldats républicains remportent des victoires de tout côté ; mais laissons les victoires pour un moment, nous y reviendrons quand tu auras ce grand papier où il y a toutes les villes du monde. Dis-moi, qu'est-ce que tous ces conspirateurs dont parloit notre bultin, il y a quelques jours? on m'a dit que ce père Duchêne, qui juroit comme un renégat, se trouve justement le cartouche de la bande, je ne l'estimois guères ce père Duchêne; car j'ai toujours pensé que ceux qui crient le plus, n'étoient pas les meilleurs patriotes.

LE CITADIN.

Ecoute, mon camarade, le père Duchêne et ses complices étoient des aristocrates qui vouloient la contre-révolution; mais ils vouloient la faire d'une manière bien décevante. Sous prétexte

d'établir une égalité parfaite, ils vouloient tout désorganiser; sous prétexte de détruire le (1) fanatisme, ils vouloient nous rendre athées ou idolâtres; ils vouloient en un mot mettre le désordre par-tout, et faire croire aux ennemis de la République et aux étrangers que la convention étoit composée d'hommes sans justice, sans vertus, sans moralité; ils vouloient ce qu'on appelle avilir la représentation nationale, lui faire des ennemis tant au-dedans qu'au-dehors; et puis, quand ils auroient aigri tout le monde, quand les cartes auroient été bien brouillées, on nous auroit dit qu'il ne falloit à notre gouvernement qu'un seul ressort, ce ressort auroit été le petit poupon, fils du mangeur d'hommes Capet: et vite monsieur Hébert auroit été son ministre, monsieur Danton son tuteur, monsieur Chabot son aumônier.

LE VILLAGEOIS.

Ah mordienne quelle étrange conspiration? tu me fais frisonner, mon citoyen.... Ah! ah! père Duchêne, tu envoyois tout le monde sur le pot, t'y voilà toi-même; adieu ta pipe. adieu tes fourneaux, vilain renégat: c'est toi je le gagerois, qui nous voulois ôter jusqu'à notre Dieu, tu n'as pû y réussir; je croirai en Dieu toute ma vie, je me passe de messe et de curé; mais j'aime le bon Dieu, et je ne le renierai jamais

LE CITADIN.

Tu as diviné, camarade, les hébertistes (2) sa-

---

[1] Les athées sont ceux qui ne reconnoissent point de Dieu, & les idolatres sont ceux qui reconnoissent de fausses divinités.

[2] Les hébertistes sont les partisans d'hébert, dit le père Duchêne, qui vouloient corrompre la morale publique.

voient que vous habitans de la campagne, qui n'avez pas tous les vices des habitans des grandes communes, vous croyez en Dieu parce que votre conscience pure et droite ne vous le fait point craindre: ils savoient que vous étiez encore un peu attachés à vos curés, eh bien! ils ont voulu tout brusquer, ils ont voulu vous exaspérer pour exciter des murmures et des soulèvemens; ils ont affiché l'athéisme; ils l'ont même préché avec intolérance. Heureusement la philosophie (3) étoit là; l'instruction avoit fait des progrès, et les habitans des campagnes ont encore préféré la République à la messe.

LE VILLAGEOIS.

On ne me sortira jamais de la tête qu'il y a une providence, car sans cette providence les chiens d'aristocrates nous auroient fait mille fois plus de mal qu'ils ne nous en ont fait; mais toujours leurs manigances ont été découvertes, et toujours la divinité qui se met du côté de ceux qui ont le bon droit, sera avec nous pour faire avorter leurs complots.

LE CITADIN.

Oui, mon camarade, il y a un Dieu, une providence. Tous les peuples ont reconnu et consacré par des monuments impérissables l'existence de Dieu, et si des sophistes (4) en ont douté, c'est la faute des prêtres qui attribuoient à leur Dieu toutes les passions avilissantes de l'humanité, toutes ses foiblesses. Les hommes

[3] Philosophie, c'est-à-dire, l'amour de la sagesse.

[4] Sophistes, c'est-à-dire, ceux qui se servent de faux raisonnemens, dans l'intention de tromper.

en voulant paroître sages sont devenus fous, méchans et intolérants. (5) Les peuples rapprochés de la nature, les heureux habitans de la mer-du-Sud, (6) reconnoissent l'existence de Dieu, et ne se sont point avisés de le définir; voilà ce que nous aurions dû faire. Mais dans tous les pays les prêtres ont tout gâté, sous prétexte de tout perfectionner. Ils ont calculé les attributs de la divinité, disputé sur son essence, disserté sur sa figure, analysé ses rapports avec l'homme, et toutes ces réveries et galimathias sorboniques (7) n'ont fait que des impies et des athées. Ouvrons les yeux sur les merveilles de l'univers et disons-nous: il est un moteur secret, un être suprême qui dirige tout, qui arrange tout pour le mieux; mais quel est-il? où est-il? comment est-il fait? Ce sont des questions de prêtres que nous ne devons point résoudre.

LE VILLAGEOIS.

J'ai toujours pensé comme toi; quand je considère une maison, je me dis; elle ne s'est pas faite toute seule, c'est bien un savant maître maçon qui l'a bâtie; j'en dis autant quand je contemple le grand jardin de l'univers, arrosé de tant de belles rivieres, planté de tant de sortes d'arbres, couvert de tant d'espèces rares et curieuses d'animaux; quand je regarde la voute du ciel toute

[5] L'intolérant ne peut souffrir tout homme qui ne professe pas ses opinions religieuses; & les chefs des intolérans étoient les prêtres.

[6] Mer-du-Sud est la plus grande mer qui existe vers le midi.

[7] La sorbonne étoit l'école du mensonge & de la fourberie des prêtres, où les plus coquins recevoient le bonnet de docteur.

parsemée d'étoiles, tournant au tour de nous depuis plusieurs milliers d'années sans se choquer, sans se déranger jamais: oui, me dis-je: il y a quelqu'un qui a disposé et arrangé toutes ces belles choses, est ce quelqu'un selon moi, c'est la divinité en qui je crois, et que j'aimerai et que j'adorai toujours dans le fond du cœur, n'en déplaise au père Duchêne.

LE CITADIN.

Je desirerois, brave citoyen, que toutes les femmes de ton village pensassent comme toi, je voudrois que tu leur apprisses la différence qu'il y a entre la piété et la superstition. Quant les prêtres ont renoncé à leur métier, la plupart ont fait les bégueules, comme si on leur eût défendu de croire en Dieu. Qui leur empêche de l'aimer, de l'adorer dans l'intérieur de la maison? Le temple de la divinité, c'est le cœur de l'homme juste.

LE VILLAGEOIS.

Tu as raison, citoyen, ces méchantes béates aimoient je crois plutôt leurs prêtres que l'être suprême, je ne sais pourquoi cela.

LE CITADIN.

Je vais vous l'expliquer: les prêtres se disoient les représentans de la divinité; il n'étoit pas étonnant qu'ils partageassent avec elle et les honneurs et les hommages des dévots; c'est pour cela qu'ils se couvroient de manifiques habits, et qu'ils affectoient dans les temples et les processions un air de gravité, propre à en imposer aux simples: aussi les courbettes, les agenouillements, les coups

d'encensoir étoient pour eux autant que pour le bon Dieu.

LE VILLAGEOIS.

Ecoute, citoyen, j'ai, dans le vieux temps raconté à mon curé mes petites fredaines, au petit guichet tout comme les autres; mais ça me faisoit tant de peine de dire ce que j'avois fait, que je vous escamotois lestement un *absolvo*, pendant que mes sœurs, ma vieille tante et ma grand-mère, ne pouvoient quitter le confessional, je n'ai jamais pu comprendre ce qui pouvoit tant les y amuser.

LE CITADIN.

Je vais t'apprendre cela en deux mots : ta vieille tante, ta grand-mere étoient deux barbillardes, deux radoteuses qu'on n'écoutoit guères à la maison; tes sœurs étoient grondées querellées, toute le jour par leur mère. Eh bien! la grand-mère, la vieille tante, les sœurs, trouvoient dans leur confesseur, un homme complaisant, affable, empressé, caressant, compatissant à leurs petites foiblesses, écoutant leurs doléances, leur donnant des avis, des conseils, les plaçant dans le paradis et les enivrant de toutes les béatitudes célestes; les pauvres petites filles qui avoient été grondées par la maman, s'entendoient dire de jolies choses; on les plaignoit, on les consoloit, ont les mignotoit, les pauvres enfans ne se sentoient pas d'aise.... Une femme qui avoit un mari bourru, maussade, trouvoit le langage du confesseur si doux, si tendre, qu'elle auroit voulu que la confession durât tout le jour.

LE VILLAGEOIS.

Je sais que le petit amour-propre des femmes

leur petite vanité se trouvoient singulièrement flattée par toutes ces cajoleries. J'avois remarqué aussi qu'elles venoient à la messe, à vêpres, comme certaines dames alloient à la comédie, plutôt pour voir et être vues, pour faire la petite causette, que pour y servir le bon Dieu. Il est vrai que le soir on lisoit dévotement les sept trompettes et la vie des Saints; c'étoient de plaisans livres que ce fatras d'historiettes, que ces contes de revenans. Pour moi, j'ai brûlé ma grosse vie des Saints à laquelle je ne croyois guères, même avant la révolution.

LE CITADIN.

Rappelle-toi maintenant ce que c'étoit que tous ces saints dont tu as lu la vie: des nobles qui avoit donné leur bien aux prêtres, et qu'on avoit fait saints à ce prix, ou de pieux fainéans qui croyoient faire plaisir à la divinité en s'exténuant, ce qui les rendoit fous et visionnaires: aussi ne révoient-ils jamais qu'au diable et à l'enfer; ils voyoient dans leurs folles visions des diables partout. Antoine, Saint de son metier, couchoit dans des souterrains humides; en s'éveillant, il se trouvoit tout brisé; il éprouvoit des douleurs dans toutes les parties du corps. Il n'en falloit pas davantage pour persuader à cette tête creuse que le diable l'avoit battu à toute outrance.

LE VILLAGEOIS.

Je vous avoue que ma grosse vie des Saints m'a souvent fait rire. Saint Antoine et son cochon, Saints Roch et son chien, Saint Paul et son corbeau m'ont bien amusé. (8) Ce Saint Antoine surtout

[8] St. Luc & son bœuf.

étoit un grand faiseur de contes. Il vit un jour un diable qui étoit si grand, si grand, que sa tête touchoit au firmament et ses bras aux extrémités du monde. Un autre Saint vouloit un soir dire son breviaire, un diable noir lui apparut. Il prend fantaisie au saint de faire de la main du diable un chandelier, pour lui faire pièce il allonge sa prière beaucoup plus que de coutume. Le bout de chandelle s'usoit, le diable se brûloit la griffe et faisoit des contorsions épouvantables. Le Saint eut le malheur de rire, le diable jetta la chandelle et disparut. (*a*)

Le Citadin.

Rien de si platement imaginé, en effet, que nos anciennes vies des Saints. Je te dirai un jour, comment on les avoit faites, et tu en riras. (*b*) Quoi de plus ridicule que l'invocation de Saint Clair pour la vue? On avoit imaginé, parce qu'il s'appelloit Clair, qu'il faisoit voir clair à ceux qui avoient la vue trouble. C'est ainsi que Pancrace, qu'on appeloit Crampace, étoit invoqué pour la crampe, Saint Genou pour la goutte et les rhumatismes, Saint Léger pour la folie, Saint Paul dans sa conversion pour les convulsions, Sainte appollinaire (*c*) en Bresse pour les poulains, Sant Antoine pour les cochons, Saint Languit à Valbenoite pour les languissans, Saint Wast pour les enfans qui ne peuvent marcher, (*d*) Sainte Eutopie pour les chanvres et étoupes, Saint Simphorien, autrement Jaint Saflurin, pour l'enflure. (*e*) Je ne finerois pas, si je voulois rappeler toutes les balourdises des prêtres et des moines, pour escroquer l'argent des sots, pour avoir des offrandes, des jambons, des messes; etc., etc. Aussi dans les derniers temps, quand

ont vouloit parler d'un fiéfé menteur, on disoit menteur comme la vie des Saints. (*f*)

LE VILLAGEOIS.

Ecoute, brave citoyen, je voudrois avoir une explication avec toi sur le dimanche. Ma voisine la dévote qui est méchante comme une pie grièche, et médisante, ah ! Dieu le sait, me soutenoit l'autre jour que le dimanche étoit aussi ancien que le monde. Je voudrois bien savoir qui a établi le dimanche. Est-ce le père Noé, le père Abraham, ou son descendant Jésus?

LE CITADIN,

Aucun des personnages que tu viens de nommer n'a institué le dimanche, ce sont les prêtres seuls qui l'ont institué, et si ta méchante dévote en doute, amène la moi et je lui ferai voir que ni sa bible, ni son évangile, ne parlent du dimanche.

LE VILLAGEOIS.

Ainsi ferai-je, mon citoyen, quant à moi on n'aura pas de peine à me persuader qu'il en est du dimanche, comme de toutes les autres imaginations des prêtres, auxquelles je n'ai jamais eu beaucoup de confiance. Après-tout, sais-tu, comme nous autres bonnes gens célébrions le dimanche? Nous allions à l'église entendre brailler du latin, que nous ne comprenions pas. Quelquefois monsieur le curé montoit en chaire pour faire son prône, et voilà que presque toujours il nous parloit de l'enfer pour nous faire peur, ou du purgatoire pour avoir des messes. Après le prône, nos femmes passoient à la sacristie et nous au cabaret; là, nous nous guérissions de la peur

du diable avec une bouteille de vin, et puis le soir nous venions chanter le *magnificat;* suivoit la partie de boules pendant que les femmes médisoient sous l'arbre, et que les filles dansoient à la grange, oui à la grange, car notre curé qui n'aimait pas la danse, faisoit sa ronde au village après vêpres pour chasser les danseurs et danseuses, qui ne demandoient pas mieux que de danser en cachette. (*g*)

LE CITADIN.

Tu ne sais pas comment les messieurs célébroient le dimanche. Les seigneurs avoient un aumônier pour la forme, comme ils avoient un Suisse. (9) Les riches qui n'avoient pas de châteaux n'alloient pas à la messe, tous ses gens-là se moquoient des prêtres et de la religion. Mais depuis la révolution ils ont fait semblant de croire en Dieu, ils ont pris le parti des prêtres réfractaires et vous les voyez faire cause commune avec ces derniers. Avant 1789, ils étoient incrédules, athées ; depuis la révolution ils sont devenus croyans et devots. Conviens, citoyen, que nos fêtes des décadis valent un peu mieux que vos dimanches de l'ancien régime. On passe plus volontier, n'est-il pas vrai, deux heures au temple (10) sans s'ennuyer qu'on n'en auroit passé une à entendre chanter des *oremus*.

LE VILLAGEOIS.

Oh oui ça me fait un grand plaisir de voir au temple (11), notre bon maire et tous ses

(9) Suisse, c'est-à-dire, leur portier.
(10) Au temple dédié à l'Être suprême.
(11) Au temple dédié à l'Être suprême.

collègues les officiers municipaux, présider la fête, donner connoissance au peuple des décrets; j'aime aussi à écouter le récit des belles actions de nos soldats républicains, j'aime à entendre les bonnes motions, et les bons discours. Ah! j'ai eu bien de plaisir décadi passé quand on m'a appris que la convention vouloit élever des temples à l'Eternel, quand j'ai su que l'on ne vouloit pas ôter aux hommes malheureux, abandonnés et souffrans, la douce consolation d'être mieux après leur mort, qu'ils n'ont été pendant une vie toute parsemée d'ennuis, de tourmens, et de persécution, je me suis réjoui quand j'ai appris qu'on ne vouloit pas ravir l'espoir d'être reçu dans le sein de l'Eternel, pour recompense des bonnes actions; car vois-tu, moi j'avois de l'humeur quand je voyois des patriotes de la trempe du père Duchêne, comparer un malheureux honnête homme qui avoit passé de vie à trépas, à un chien mort.

Le Citadin.

Rousseau disoit à son éleve, mettez votre ame en état de désirer qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais; on peut en dire autant de l'immortalité de l'ame, l'homme de bien y croit par sentiment, par sensibilité, il y croit à la manière de Rousseau: eh! pourquoi n'y croiroit-il pas! Cette idée sublime d'une ame immortelle fait sa plus douce consolation. Epoux tendre, ami sincère, fils aimant, il espère retrouver après la mort ceux à qui il tient pendant la vie, par les liens du sang, de l'amour, et de l'amitié. Malheureux, souffrant ou persécuté, il se console par l'espoir d'un avenir plus fortuné.

LE VILLAGEOIS.

Ah! je me sens renaître, quand je t'entends dire d'aussi bonnes choses; oui, oui, malgré tous les pères Duchêne du monde je croirai en Dieu, je croirai que notre ame ne meurt point avec nous, je croirai que l'homme de bien et le méchant n'ont pas après leur vie le même sort, je n'ai pas besoins de prêtre pour m'apprendre ce *credo*.

LE CITADIN.

C'est le *credo* de tous les peuples, de tous les temps, de tous les pays, et le peuple Français lui-même a reconnu d'une manière indirecte; le dogme de l'immortalité de l'ame, par l'établissement du Panthéon, et par les différens monumens consacrés à la mémoire des héros révolutionnels. (12)

LE VILLAGEOIS.

Ce que tu viens de me dire, citoyen, vaut mieux que cet enfer, qui n'étoit imaginé que pour faire tourner la tête à nos femmes; celà vaut mieux que le purgatoire, inventé pour faire bouillir la marmite des prêtres et des moines. Mais, mon citoyens, laissons-là toutes ces singeries: aimons le bon Dieu; aimons notre prochain, et laissons-là les prêtres et les moines: ils n'existent plus, n'en parlons plus. Ce que je désirerois, ce seroit d'apprendre à connoître les bons patriotes. Nous avions dans notre village un père Duchêne qui nous a vilainement trompés. Il avoit

(12) Et même en tête des droits de l'homme.

une grosse moustache, un bonnet rouge, et ne ne parloit jamais que de guillotine. Je crois que ce méchant homme auroit fait guillotiner le bon Dieu, s'il l'eût connu. Quand nous avons voulu savoir ce que c'étoit que cet homme, ce chien hargneux, qui aboyoit à tort et à travers, nous avons appris que c'étoit un mauvais citoyen qui avoit quitté son pays parce qu'on l'y traitoit de banqueroutier, un mauvais mari qui avoit abandonné sa femme, un mauvais père, un véritable fripon qui s'étoit enrichi dans l'agiotage. (13)

Le Citadin.

Enfin nous arrivons à cette époque fortunée où les bonnes mœurs, la bonne conduite seront comptées pour tout, et le faux patriotisme pour rien. Nous touchons à cette révolution morale qui est l'effroi des méchants et des mauvais citoyens. Que de masques vont tomber! Que de faux amis du peuple, d'intriguans vont être mis à l'écart! La vertu simple et modeste sera enfin récompensée. Les talens prendront la place de l'intrigue. On tirera de l'obscurité l'homme de bien. On ne reconnoîtra pour vrai patriote que celui qui aura des vertus; pour être réputé bon citoyen, il faudra avoir été bon époux, bon père de famille, bon ami, homme probe et désintéressé; il faudra réunir aux vertus civiques les vertus morales. On descendra dans la vie privée de celui qu'on voudra élever aux emplois, et celui qui aura été sévère dans ses mœurs, réglé dans sa conduite, invariable dans ses principes, obtiendra seul la confiance de ses concitoyens.

Le dogme consolateur de l'immortalité de l'ame, l'idé

(13) L'agioteur est celui qui fait commerce du papier & de l'argent pour en retirer un gain illicite.

sublime d'un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, rempliront l'ame du Républicain d'émotions délicieuses. Les temples consacrés à l'erreur ne le seront plus qu'à la Divinité. (14) On l'y adorera par des chants patriotiques. La morale s'épurera; les hommes pervers auront beau se débattre: la vertu étant à l'ordre du jour, le vice n'osera plus se montrer. Nos lois, nos coutumes, nos usages, tout se réformera, se combinera sur le système régénérateur de la morale universelle. Nous nous éclairerons, nous affermirons la République et nous serons heureux. (15)

---

(14) Là chacun viendra s'instruire de ses droits & de ses devoirs, apprendre et à aimer les hommes comme soi-même.

LE VILLAGEOIS.

(15) O mon Dieu! que de bonnes choses je viens d'entendre! que d'utiles vérités tu viens de faire passer dans mon ame! mais que nous sommes malheureux nous autres habitans des campagnes, de ne savoir pas lire, pour nous instruire nous-mêmes en lisant les bons livres qui ont été faits par de vrais amis du peuple: car encore que des conversarions telles que celles que j'ai avec toi, soient très-utiles; il seroit bien avantageux pour moi d'avoir sous les yeux les vérités qui se développent chaque jour.

LE CITADIN.

Oui, mon ami & frère, les villageois comme tous ceux qui ne savent pas lire, sont bien malheureux de ne pouvoir s'instruire par eux-mêmes; mais cela ne seroit pas arrivé, si les coquins de ci-devant seigneurs & les prêtres n'avoient pas été si intéressés à les retenir dans l'ignorance: cependant assurez-vous, car les enfans sauront bientôt lire & écrire, & en attendant nous nous faisons un grand plaisir de venir souvent parmi vous, pour vous apprendre ce que tous les citoyens ont à faire et pour se conserver les bienfaits de la révolution & de l'égalité.

NOTES.

(*a*) Un autre saint fit un tour au diable d'un autre genre : une roue de sa voiture s'étant cassée, il contraignit le diable à se plier en cercle, & à faire de son corps une roue.

(*b*) Les rhéteurs espagnols, amis du merveilleux, donnoient à leurs écoliers un nom quelconque pour servir de matière à une amplification. L'écolier faisoit une vie de saint, où il entassoit tous les miracles que son imagination lui suggéroit. Ces pieuses fables restèrent ensevelies pendant un grand nombre d'années dans un galetas. Le moine Ribadeneira les en tira, & les fit imprimer sous le titre de vie des Saints. cette vie des Saints a été pendant long-temps l'aliment journalier des bonnes femmes, qui croyoient fermement aux miracles de la vie des Saints de Ribadeneira.

(*c*) Les Bressans l'appelloient Sainte Apoulinaire : ce mot est consonant à jument poulinière.

(*d*) On assied les enfans cul-nu sur une pierre carrée qui dit-on, servit autrefois d'oreiller à Saint Wast, & on dit à l'enfant : par le bienheureux Saint wast, vas, vas, vas. Il est arrivé plus d'une fois que les malheureux petits individus échauffés par le transport, exposés tout-à-coup sur une pierre froide, ont perdu totalement, par la vertu du bienheureux Saint Wast, l'usage de leurs jambes & sont devenus ; grace à Saint Wast, de véritables culs-de-jattes.

(*e*) Voici le fait qui a donné lieu à l'invocation de Saint Symphorien pour l'enflure. Un habitant de la campagne fanatisé par les capucins de Vienne, département de l'Izère, vient trouver son confesseur & lui dit : je voudrois bien donner une messe pour l'enflure ; n'y a-t-il pas quelque bon Saint qui en guérisse ? Le capucin rumine long-temps, & s'écrie en penchant la tête & avec un ton miéleux, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, pour l'enflure, c'est Saint Saflurin* ; c'est ainsi qu'on appelle par corruption & en langage de pays, St. Symphorien.

(*f*) L'histoire des reliques des Saints seroit aussi plaisante que celle de leurs miracles. L'abbé de Longuerues avoit vu dans trois villes différentes le véritable chef de Saint Jean-Baptiste. La ville d'Anvers disoit avoir le prépuce de l'enfant Jesus,

qu'on lui avoit coupé en le circoncisant. La ville du Puy-en-Vélay disputoit la possession de cette merveilleuse relique à celle d'Anvers, & soutenoit que c'étoit elle qui avoit le véritable prépuce. Les chanoines de Billon possédoient le précieux sang qui ne se figeoit jamais. Le Puy avoit une épine de la couronne de Jesus. A Saint-Bonnet-le-Château, (aujourd'hui Bonnet-la-Montagne, département de la Loire,) on montroit des miettes de la multiplication des cinq pains de l'évangile, un morceau du voile de Sainte Anne, & un cheveu de la Sainte Vierge. Mais la plus curieuse, la plus étonnante des reliques, étoit celle de la Sainte Phiole, qui renfermoit le Ahan de Saint Joseph, c'est-à-dire, l'exclamation en forme de soupir que font les bucherons en coupant de bois. La ville de Vendôme possédoit, si je ne me trompe, ce précieux reliquaire.

(g) Quelle inconséquence de la part des curés de village ! Ils soutenoient qu'il n'y avoit pas de danse, quelque innocente qu'elle fût, qui ne fût presidée par le diable. Pourquoi, d'après cette opinion, ne pas permettre les danses publiques ? Le malin devoit faire bien plus de mal à la grange que sous l'Ormeau.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Extrait des registres de la Société populaire de Valence.

Séance du 10 Floréal, an second de la République française, une et indivisible.

La Société, sur l'observation qui lui a été faite par un de ses membres, qu'il convenoit de propager l'instruction dans les campagnes, et de poursuivre le fanatisme jusques dans ses derniers retranchemens, en substituant aux erreurs du sacerdoce les principes salutaires et bienfaisans de la morale républicaine, a arrêté que pour parvenir à ce but, il étoit à propos de faire circuler tous les écrits propres à développer ces principes parmi le peuple, et plaçant dans ce nombre le Dialogue moral et patriotique lu à la fête décadaire de ce jour, l'impression de ce Dialogue a été voté unanimement au nombre de cinq mille exemplaires.

Gallet, Président.

Veyre,
Forest,
Carroz,
Cluze,
} Secrétaires.